

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	34 (1901)
Heft:	5
Artikel:	Socrate et l'Église des premiers siècle
Autor:	Harnack, Adolf
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379711

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOCRATE ET L'ÉGLISE DES PREMIERS SIÈCLES

PAR

ADOLF HARNACK¹

La coutume veut qu'à l'ouverture d'une nouvelle année académique le recteur présente une étude sur quelque problème d'intérêt général. Si, m'accusant de ma tâche, je vous transporte aujourd'hui dans des temps reculés, ne craignez pas néanmoins que ce soit pour vous faire passer, de la lumière où s'épanouit notre vie, dans je ne sais quelles ténèbres douloureuses. La seule histoire qui soit en droit de réclamer l'attention de chacun, est celle qui n'est point entièrement périmée, celle qui demeure comme partie intégrante de notre présent lui-même; or, c'est à ce genre-là d'histoire qu'appartient l'épisode dont je vais vous entretenir.

Comment se comportèrent l'une à l'égard de l'autre la religion chrétienne et la philosophie grecque, — ou, pour mieux dire, la culture grecque, — au moment où se produisit leur rencontre; de quel œil elles se sont mutuellement considérées; comment elles comparèrent leurs trésors respectifs, et de quelle manière on vit alors certains de leurs éléments doubler de valeur, tandis que d'autres tombaient dans l'oubli; tout cela présente un spectacle si intéressant

¹ M. le professeur Harnack a bien voulu nous autoriser à reproduire ici ce discours, prononcé par lui au moment où il prenait les fonctions de recteur de l'Université de Berlin et qu'a publié le N° du 25 octobre 1900 de la *Christliche Welt*. (Réd.)

qu'on ne se lasse pas d'y revenir. Mais il y a là bien plus encore qu'un spectacle. Il faut nous dire, en effet, que les mobiles essentiels qui régissent encore nos sentiments et notre conduite, les principes profonds et supérieurs qui animent nos vies individuelles et qui ont aussi leur action sur la famille et sur la vie civile, sur l'Eglise et sur l'Etat, — toutes ces « valeurs, » en un mot, qui donnent un sens et un prix à l'existence, sont nées, se sont déterminées, ont été, pour ainsi dire, « frappées, » alors que s'opérait entre l'hellénisme et le christianisme cette alliance, pleine de contradictions, que nous voyons se former au second et au troisième siècle de notre ère.

Ce n'était là qu'une *concordia discors*; car on constatait, de part et d'autre, à côté d'éléments communs, d'importantes divergences. Si les biens communs constituaient un trésor acquis, les divergences, elles, imposaient des problèmes à résoudre, une tâche à accomplir; et ces oppositions ne furent pas moins fertiles en heureux résultats, pas moins utiles que le fut la possession, doublement assurée désormais, des vérités qu'on s'accordait à reconnaître.

D'un côté comme de l'autre, c'est dans *une personne* que se montrait résumé, fondé, réalisé, tout ce qu'on connaissait de plus grand et de plus élevé. Pour le christianisme, cela est évident: c'est dans la personne du Christ que se manifestait la vie nouvelle avec tous ses trésors. Mais l'hellénisme aussi, en tant qu'effort pour s'élever au-dessus de la vie des sens, en tant que point de vue idéal et que sérieux moralisme, l'hellénisme aussi avait son héros et son chef. S'il ne possédait pas ce caractère d'une manière aussi complète et exclusive que Jésus aux yeux des croyants, l'homme dont nous parlons n'en constituait pas moins une grandeur devant laquelle, bientôt, tous les Grecs furent unanimes à s'incliner pleins de respect, comme devant leur initiateur à une vie supérieure: cet homme, ce fut Socrate.

Jésus et Socrate: ces deux noms résument les plus grands souvenirs de l'humanité. Socrate, il est vrai, n'a pas eu, comme Philon, Josèphe et Virgile, l'honneur d'être compté

au nombre des Pères de l'Eglise ; mais l'histoire lui a assigné un rang bien plus élevé encore : elle a rapproché son nom, — quoiqu'en le plaçant notablement au-dessous, — de celui de Jésus-Christ. Dès le second siècle, ce rapprochement s'impose à tous ceux qui sentent et qui pensent, tout à la fois comme une consonance et comme une dissonance, et plus encore comme un étrange problème dont chaque siècle va se préoccuper à son tour. Car il y a dans l'histoire des problèmes qui ne sont jamais résolus, et auxquels chaque génération doit s'attaquer à nouveau.

On peut ici constater cette vérité que ce sont, dans le développement de la pensée, les individus qui font l'histoire. Ils n'apparaissent, sans doute, ces individus, que parce que les temps de leur venue sont accomplis ; mais on ne peut présenter leur apparition comme nécessaire, qu'en se plaçant au point de vue selon lequel tout ce qui se produit est nécessaire.

Sous ce titre : Jésus et Socrate, on pourrait écrire un grand chapitre de l'histoire intellectuelle et religieuse de deux milliers d'années !

Avec quel sérieux le dix-huitième siècle tout entier, avec ses poètes, ses philosophes, ses humanistes, ne s'est-il pas occupé de cette question ! Hamann avec sa profondeur, Mendelsohn et Eberhardt avec la lucidité de leur intelligence, Matthias Claudius avec sa sympathie émue, Wieland avec son pénétrant coup d'œil d'homme du monde, Klopstock avec son inspiration enthousiaste, tous se sont attaqués à ce problème. Il fut un temps où tout Allemand cultivé connaissait Portia, femme de Pilate, et le songe où Socrate lui apparut ; le poète de la Messiade était alors particulièrement admiré pour cet épisode saisissant de son poème. Même en notre siècle, où la philosophie, la science et la poésie se sont de plus en plus séparés et où l'on ne voit plus guère de poète ni même de penseur viser aux plus hauts sommets, le problème dont nous parlons n'est pas complètement oublié, et il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire qu'il va reparaître bientôt dans toute sa force.

Mais je ne me propose point ici de retracer cette longue série d'efforts; bornons-nous, pour le moment, à remonter aux origines de la question, et demandons-nous comment Socrate a été considéré et jugé par les chrétiens de la période antérieure à Constantin.

Je rappellerai d'abord quelques faits principaux concernant le grand philosophe. C'est par l'image seule que Platon avait tracée de son maître, que celui-ci vivait dans l'esprit des Grecs et des Romains. Cette image avait été consacrée et comme sanctifiée par la mort; c'est cette dernière qui lui avait donné son caractère essentiel. Abstraction faite de sa mort, Socrate apparaîtrait comme un sophiste (ce mot étant pris dans son sens le plus élevé), habile à combattre ses adversaires par leurs propres armes. Comme les sophistes, il écartait toute spéculation objective, pour ne s'intéresser qu'à l'individu humain, considéré dans sa nature intellectuelle et morale. Comme eux, il se refusait à prendre pour règle du devoir les mœurs et la tradition. Enfin, chez lui comme chez eux, le travail de la réflexion n'aboutissait pas à un savoir systématique et complet: il ne voyait dans le raisonnement qu'un moyen pour conclure d'un cas spécial à un autre. Mais, sur un point décisif, il se séparait des sophistes. Sa spéculation n'avait point, comme la leur, pour dernier mot l'intérêt personnel et accidentel de l'individu: elle aboutissait à reconnaître quelque chose de général et de durable, une sorte d'impératif catégorique. Il y a donc dans sa pensée une certaine unité, elle forme bien une espèce de système, ayant pour point de départ la vie intérieure et pour principe un point de vue idéal et éthique. Mais, prise en elle-même, cette doctrine n'eût point été capable d'agir comme un évangile et de révolutionner le monde. C'est la mort de Socrate qui vint donner à sa doctrine une réelle puissance. La prison et la coupe de ciguë, voilà ce qui fit la force de sa philosophie; grâce à elles, sa doctrine passa du domaine de l'art dialectique et de la stérile parole, dans celui, bien plus élevé, de l'action; en un mot, ils fournirent à sa haute et grande pensée l'autorité et l'objectivité. Tel fut leur effet sur Platon et sur des

milliers d'autres. Socrate a fait pénétrer dans la gaieté et la sérénité du monde grec, avide de plaisirs et de jouissances sensibles, la sérieuse certitude d'une vie plus haute; il l'a fait non pas en enseignant, mais en mourant, ou, pour parler exactement, en enseignant à l'heure même de la mort.

Celle-ci vint donner une signification toute nouvelle à l'accusation sous laquelle il succombait. C'était pour avoir enseigné de nouvelles divinités et pour avoir entraîné les jeunes gens à la désobéissance envers leurs parents, comme envers les lois de l'Etat, que Socrate était condamné: ainsi, du moins, parlait la réaction démocratique dont il fut la victime. Mais ses disciples se convainquirent, au contraire, que c'était pour la justice et pour le bien qu'il donnait sa vie. De là, un renversement complet dans l'estimation des choses. On comprit dès lors que, pour l'homme, le vrai bien consiste à se diriger d'après sa seule conviction personnelle, d'après sa libre décision, sans se préoccuper des lois de l'Etat, de la tradition et des coutumes, à obéir à la voix intérieure, à demander ses règles de conduite à un sérieux examen moral. Il y a plus encore. Les souffrances, les privations, les persécutions, la mort même ne sont pas des maux, mais peuvent se transformer en sources de force. La vie terrestre n'est pas le bien suprême; car il y a, en elle et au-dessus d'elle, une vie plus haute. Enfin, les dieux de l'Etat, les dieux olympiens eux-mêmes pâlissent devant l'autorité et la puissance du Dieu dont l'action se fait sentir au plus profond de l'âme. Telles sont les idées et les convictions que la mort de Socrate fit surgir dans l'esprit de ses contemporains, et qui devinrent, pour la Grèce, le fondement d'une nouvelle conception des choses.

On comprend sans peine combien tout cela devait toucher les chrétiens. Mieux ils se rendaient compte de la valeur des trésors qu'ils possédaient dans l'Evangile, mieux ils saisissaient celui-ci dans sa pureté et dans sa simplicité, et plus ils devaient sentir l'accord profond entre eux et le socratisme. Mais, d'autre part, quelle différence! Pour Socrate, c'était

dans le domaine de la connaissance que résidait le souverain bien ; les chrétiens, au contraire, regardaient avec méfiance toutes les connaissances humaines. Il appelait au savoir, eux invitaient à la foi. Il laissait subsister les dieux et les reconnaissait dans une certaine mesure, eux les regardaient comme des démons. Il enseignait à l'homme à se sauver lui-même, eux avaient un Sauveur en qui seul ils espéraient. Comment tant de divergences pouvaient-elles coexister avec des rapports aussi frappants ?

Pendant tout le premier siècle, il n'est pas question de Socrate ; dans les cercles chrétiens son nom n'est pas prononcé. Paul, qui n'était pas sans quelques notions de la philosophie grecque, n'en parle jamais. Même une fois captif, il ne fait aucune allusion au philosophe emprisonné comme lui. La légende, qui a imaginé l'existence d'une correspondance entre l'apôtre et Sénèque, n'a pas mis dans la bouche de Paul le moindre jugement sur Socrate. « Quand nos confesseurs sont appelés à boire du poison, il ne leur fait aucun mal, » disaient les chrétiens ; et il ne leur arrivait point, à ce propos, de faire allusion à Socrate. A partir du milieu du deuxième siècle seulement, nous trouvons son nom chez les auteurs chrétiens, et depuis lors il ne disparaît plus.

. Ce sont les apologistes grecs qui l'ont adopté, alors qu'ils transplantaien l'Évangile sur le sol de l'hellenisme et de la philosophie grecque. Le premier qui l'ait fait, celui aussi qui a rapproché avec le plus de conviction et de force Christ et Socrate, c'est Justin. Vers 150, il adresse une apologie étendue du christianisme aux empereurs Antonin le pieux et Marc-Aurèle, ainsi qu'au Sénat et au peuple romain tout entier. Non seulement il touche à Socrate et à sa doctrine dans cet écrit, mais, de la première à la dernière page, son principal moyen de défense du christianisme consiste précisément à montrer les rapports de ce dernier avec le socratisme. Sachant bien que les impériaux destinataires de son livre honoraient Socrate plus que tout au monde, il remplit son livre de citations platoniciennes et d'allusions aux derniers discours du grand philosophe. Lui-même, converti au chris-

tianisme, il n'en est pas moins resté fervent admirateur de Socrate, et c'est en toute sincérité et avec pleine confiance qu'il s'appuie sur Socrate pour argumenter en faveur des chrétiens et du Christ. « Nous, chrétiens, nous souffrons tous avec Socrate, parce que nous pensons et agissons comme lui ; avec lui nous sommes condamnés injustement, jetés en prison, mis à mort, mais avec lui nous sommes invulnérables. Anytus et Mélitus peuvent bien nous tuer, mais ils ne sauraient nous nuire. » Ces paroles ne sont pas de la rhétorique ; il n'y a point là concordance fortuite ; non, Justin est profondément convaincu que la condamnation des chrétiens n'est que la continuation de celle de Socrate. Voici comment il le prouve : « Comme Socrate, dit-il, cherchait à détourner les hommes des démons, ceux-ci parvinrent à le faire condamner à mort comme contempteur des dieux et criminel, après avoir fait courir le bruit qu'il introduisait de nouvelles divinités dans la république. Ils font la même chose à notre égard, car ce n'est pas seulement chez les Grecs que le Logos a réfuté la fausse religion, il l'a fait aussi chez les barbares. Mais chez ces derniers il a paru en personne, sous le nom de Jésus-Christ, et a vaincu les démons. » Et ailleurs : « Tous ceux qui ont vécu en communion avec le Logos ont été des chrétiens, alors même qu'ils passaient pour athées, comme Socrate. » Et à un autre endroit : « De tous les philosophes, le meilleur fut Socrate, car il a méprisé les dieux d'Homère et des poètes et a poussé les hommes à chercher et à reconnaître le dieu inconnu qui se révèle par l'intermédiaire du Logos. Il a lui-même connu le Christ en une certaine mesure, puisque le Christ est l'apparition personnelle du Logos qui habite intérieurement en tout homme. »

Pour Justin, donc, Socrate et Christ sont étroitement unis, comme opposés tous deux à la religion grecque ; ils sont unis parce que le même Logos a agi dans l'un et dans l'autre. On ne saurait concevoir un rapport plus intime. Justin, néanmoins, ne méconnaît pas la différence qui les sépare. Elle est grande ; car, ainsi qu'il le montre, Socrate ne fut qu'un

organe du Logos, tandis qu'en Christ le Logos lui-même est apparu. Socrate n'a pas connu toute la vérité, car il ne possédait pas la plénitude du Logos. Enfin « Socrate n'a inspiré à aucun de ses disciples assez de foi en lui pour accepter de mourir pour sa doctrine, tandis que pour le Christ, non seulement des philosophes, mais aussi des artisans et des gens sans culture, marchent au martyre. » Cette dernière remarque est particulièrement intéressante. Justin évite d'établir le parallèle, si naturel pourtant, entre la mort de Socrate et la mort du Christ : mais il fait ressortir, au contraire, le contraste qui éclate dans la conduite de leurs disciples respectifs, et il en conclut à la puissance absolument exceptionnelle de la parole du Christ.

A d'autres égards encore, Justin relève la supériorité du christianisme sur l'enseignement de Socrate ; il est plus pur, plus universel, plus compréhensible, plus convaincant ; mais, à ses yeux, cela ne souffre aucun doute, Socrate et sa philosophie sont du côté de la vérité et non de l'erreur, du christianisme et non du paganisme. Les apologistes grecs qui ont suivi Justin sont du même avis. Ils ne parlent qu'en passant de Socrate, qui a pour eux un intérêt secondaire, mais ils l'honorent. Tatien, qui dépeint l'hellénisme, y compris ses philosophes, sous les couleurs les plus sombres, fait une exception en faveur de Socrate. « Il n'y a, dit-il, qu'un seul Socrate. » Athénagore, comme Justin, rapproche les chrétiens du philosophe athénien. « De même, dit-il, que l'opinion publique n'a rien pu lui enlever de son excellence, de même pour nous, chrétiens, les calomnies sans fondement, répandues contre la pureté de notre vie, ne sauraient nous nuire. »

Le philosophe Apollonius rappelle à ses juges, les sénateurs romains, le célèbre passage de Platon, où celui-ci prédit au sujet du vrai juste, qu'il sera fouetté, torturé, privé de la vue et finalement crucifié. Puis il ajoute : « De même que les Athéniens ont prononcé une sentence de mort contre Socrate, ainsi les impies ont condamné notre Sauveur, car les justes seront toujours haïs des impies. »

Un seul, parmi les anciens apologistes grecs, fait exception et range tout simplement Socrate parmi les païens aveuglés. Ce n'est pas par hasard que cet homme se trouve être un évêque, Théophile d'Antioche. Ce qui le scandalise, c'est que Socrate, à ce que rapporte la tradition, avait coutume de jurer par le chêne et par le platane. Il en conclut que ce philosophe n'avait aucune notion de la vérité et que par conséquent sa mort n'a aucune signification ni aucune valeur. Ces serments de Socrate devaient certainement embarrasser ses admirateurs chrétiens, mais ils avaient trouvé le moyen de se débarrasser de la difficulté. « Socrate, disaient-ils, employaient de telles formules de serment pour se moquer des Athéniens et de leurs croyances ; » tellement on était convaincu que celui qui avait donné sa vie pour sa doctrine, ne pouvait être demeuré attaché au culte des idoles.

Il était mort pour ses convictions et les chrétiens mouraient pour les leurs. Cette similitude, et d'autres encore, étaient désagréables à constater pour les adversaires du christianisme. Celse, le plus ancien et le plus capable des auteurs qui ont attaqué le christianisme, a, dans l'introduction de son livre, comparé la situation précaire faite aux chrétiens à celle de Socrate. Nous n'avons malheureusement pas le texte de ce passage et ignorons par conséquent la manière dont il se tirait d'affaire en présence de cette ressemblance, fatale à son point de vue. C'est ce même Celse qui prétend que les chrétiens ont emprunté à Socrate la maxime de ne pas rendre le mal pour le mal et qui attribue la même origine à la distinction qu'ils font entre la sagesse humaine et la sagesse divine.

Le païen Cécilius recommande aux chrétiens, s'ils veulent absolument philosopher, d'imiter Socrate et d'user de la même réserve que lui à l'égard des choses du ciel. Lucien, le célèbre railleur, prétend que les chrétiens avaient surnommé un de leurs maîtres les plus distingués « le nouveau Socrate. » Galien reconnaît qu'il y a des chrétiens qui sont de vrais philosophes, méprisant, comme Socrate, et les plaisirs des sens et la mort. Marc Aurèle cherche, au contraire, à prouver que cet accord dans l'attitude à l'égard de la mort, entre Socrate

et les chrétiens, n'est qu'apparent. Chez Socrate, l'acceptation de la mort est réfléchie et consciente, pleine d'une gravité digne et réservée; chez les chrétiens, au contraire, elle est irréfléchie et pleine d'ostentation.

Il y avait là, on le voit, pour les adversaires du christianisme, un problème difficile. Aussi bien que les chrétiens, ils constataient, entre ces derniers et Socrate, des points de ressemblance qui les jetaient dans l'étonnement et qui réclamaient d'eux une explication. D'un côté comme de l'autre, on se lançait mutuellement l'accusation de plagiat. « Socrate, disaient les uns, a pillé l'Ecriture sainte. » — « Non, s'écriaient les autres, c'est Christ et les chrétiens qui ont volé la philosophie grecque. » Tant on était frappé de l'accord, et si peu capable était-on de l'expliquer.

Mais, dira-t-on, il n'y avait là peut-être, de part et d'autre, que procédés de discussion, qu'arguments imaginés dans un but apologétique. Les philosophes chrétiens étaient-ils sérieux dans leur admiration pour Socrate? Pour ce qui concerne Justin et les théologiens d'Alexandrie qui se rattachent directement à lui, il n'y a pas de doute possible. C'est toujours avec le même respect que Clément, Origène et leurs disciples parlent de Socrate, qu'ils écrivent pour les chrétiens ou qu'ils s'adressent au grand public. Et l'expression de *respect* ou de vénération, que nous employons ici, est trop faible. Aux yeux de ces hommes, Socrate était un témoin de la vérité, disons mieux, il en était *le* témoin au sein du monde grec. Clément va plus loin encore: il considère toute l'histoire de la philosophie grecque depuis Socrate, non pas du tout comme opposée au christianisme, mais plutôt comme lui servant de préambule et jouant un rôle analogue à celui de l'Ancien Testament. Origène et ses disciples en jugeaient de même. Comment cela leur était-il possible à eux, chrétiens convaincus, attachés à l'Eglise, et qui ne voulaient en rien diminuer l'importance de la personne du Christ? C'est que pour eux, le christianisme n'était pas seulement une religion, mais bien *la* religion, celle à laquelle tendent les dispositions religieuses de tous les hommes et dont toute l'histoire de l'humanité prépare l'avènement. Cette idée les ren-

dait, non pas tolérants seulement, mais vraiment libéraux, c'est-à-dire capables de discerner et d'apprécier le bien partout où ils le rencontraient, et d'en marquer le rapport avec l'Evangile. Ils étaient bien loin d'ouvrir leurs esprits à cette triste appréciation des choses qui ne prétend voir dans les vertus des païens que des vices brillants et dans tout leur savoir que de pures erreurs. Il est juste d'ajouter que ces mêmes auteurs s'éloignaient aussi de la conception paulinienne concernant le mal et le péché; mais nous pensons que cette conception n'est pas la seule qui s'accorde avec l'Evangile.

Ce qui prouve la haute estime en laquelle Clément et Origène tenaient Socrate, c'est la parfaite liberté avec laquelle ils citent ses paroles à titre de vérités reconnues. Clément va même jusqu'à les placer à côté de passages bibliques. Origène, lui, ne le fait pas; son respect de la Bible est trop grand pour cela; mais à ses yeux aussi, Socrate reste au-dessus de toute critique. « Dans sa prison, dit-il, il a prononcé des paroles d'une si grande élévation, avec une intrépidité si grande et une si sereine résignation, que même les gens les plus résolus ou les moins menacés par le danger, ont eu peine à le suivre. » Une seule fois sa vénération pour Socrate paraît un peu ébranlée, c'est quand il se souvient que le philosophe a sacrifié aux faux dieux. Quant au « démon » de Socrate, il est convaincu, tout comme Clément, que ce n'était point un mauvais esprit, mais un esprit tutélaire, un esprit de vérité. On ne peut demander une preuve plus forte de sa confiance en Socrate, car ce « démon » constituait pour tout chrétien une grosse pierre d'achoppement; son seul nom devait effrayer.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est de voir comment, dans son grand ouvrage contre Celse, Origène énumère les points de ressemblance entre Socrate, d'un côté, le Christ et les chrétiens de l'autre. Mille ans plus tard, les disciples de saint François dresseront une liste des « conformités » de leur maître avec Jésus ; Origène fait la même chose pour Socrate. Citons quelques exemples : Jésus a péri d'une mort infamante, Socrate aussi. Jésus a enseigné que la mort n'est

point un malheur et qu'il faut aller sans crainte à sa rencontre ; Socrate dit la même chose. Jésus a appelé à lui les pécheurs ; Socrate a tiré Phédon d'un mauvais lieu pour l'initier à la philosophie. On raconte sur Jésus des histoires merveilleuses et, à première vue, tout à fait incroyables ; on fait de même pour Socrate. Les paraboles de Jésus réclament l'explication allégorique ; il en est de même des récits mythiques de Socrate. Enfin, si la prédication de Jésus a donné naissance à plusieurs sectes et écoles diverses, on peut en dire autant de l'enseignement de Socrate.

Origène a communiqué à ses disciples son respect pour Socrate. Ainsi Grégoire le thaumaturge, dans le discours en l'honneur de son maître, ne trouve pas d'éloge plus grand à lui décerner que celui-ci : « Origène m'a discipliné et dirigé comme le faisait Socrate. » Le même Grégoire désigne le précepte socratique : « Connais-toi toi-même » comme la loi de la plus profonde sagesse. Un autre philosophe chrétien, Méthodius, s'approprie absolument la conception de Socrate relative à la mort. Dans la chronique d'Eusèbe, Socrate est appelé *φιλόσοφος καθαρτικός*, le philosophe de la purification, que, dans leur « démence », les Athéniens ont fait mourir.

Ainsi paraît fixé, pour tous les temps, dans un ouvrage faisant autorité, le jugement que les chrétiens doivent porter sur Socrate.

Chose plus frappante encore, on voit les martyrs chrétiens du troisième siècle, à l'heure de la mort, se rappeler Socrate et se réclamer de lui. Ainsi Pionius et Philéas. « Je ne sacrifierai point, s'écrie ce dernier, car je veille jalousement sur mon âme. Et nous ne sommes pas seuls à agir ainsi, nous chrétiens : des païens se sont comportés de même. Rappelez-vous l'exemple de Socrate. Comme on le conduisait au supplice et que sa femme et ses enfants l'entouraient, il ne recula pas, mais accepta volontairement la mort. »

Dans toute la chrétienté *grecque*, jusqu'à l'époque de Constantin, je ne connais, outre Théophile d'Antioche, déjà nommé, qu'un seul chrétien qui parle avec mépris de Socrate. C'est l'auteur des Homélies clémentines. Il accuse So-

crate de grossière immoralité. Encore est-il à remarquer que cet écrivain n'est grec que de langue; en réalité c'est un chrétien judéo-syrien. L'esprit grec ne se laisse pas ravir son Socrate, même en se convertissant à l'Evangile.

Mais le parallèle établi entre la doctrine de Socrate et celle de Jésus reposait-il sur une intelligence profonde et complète du caractère de l'un et de l'autre? L'accord n'était-il pas pré-maturé? Ce rapprochement ne provenait-il pas de tendances morales et de sentiments respectueux, plutôt que d'une vraie connaissance des choses? N'était-ce pas faire violence à tous deux, que de les rapprocher autant, et, en ne voulant voir entre eux que des ressemblances, ne sacrifiait-on pas certains éléments essentiels du christianisme?

Les théologiens occidentaux, les latins, qu'aucun lien original n'attachait à Socrate et à l'hellénisme, l'ont bien vu, et ils ont insisté, eux, sur les différences et sur les oppositions. Ils ont été dans ce sens jusqu'à l'injustice, car une notion vraiment historique des choses et des hommes n'existant pas encore. Il n'y en eut cependant que deux, parmi ces théologiens latins, Minutius Félix et Novatien, qui eurent l'audace de rejeter purement et simplement le grand philosophe, le traitant d'esprit séduit et séducteur, lui appliquant même l'épithète de « bouffon athénien. » Quant aux deux apologistes les plus influents de l'Occident, Tertullien et Lactance, ils ont tracé de Socrate une image contradictoire, mais dans laquelle les traits défavorables l'emportent de beaucoup.

Tertullien, dans sa grande apologie, reconnaît que Socrate a rejeté les faux dieux et que c'est pour ce motif qu'il a été condamné à mort. Il l'appelle donc le plus sage des Grecs. « Il connaissait, dit-il, quelque chose de la vérité, et c'est un souffle de cette vérité qui l'a poussé à braver les faux dieux. C'est la vérité qui a été condamnée par avance en sa personne, et sa mort est un grand exemple qui prouve que les hommes l'ont toujours haïe. » Tertullien explique aussi, comme une moquerie à l'adresse des faux dieux, la formule de serment « par le chien et par le bois, » qu'employait Socrate.

Lactance est d'accord avec Tertullien dans tous ces jugements, excepté le dernier. Il loue en outre Socrate de s'être déclaré pour le non-savoir et d'avoir réduit la philosophie à l'éthique. Voilà pour l'éloge ; mais chez les deux apologistes dont nous parlons, d'épaisses ombres viennent l'obscurcir.

Ce Socrate, en définitive, fut un philosophe trompeur et même immoral. C'est aux hérétiques et non à l'Eglise qu'il a fourni des pensées. Il n'a pas possédé la vérité, il l'a seulement cherchée, et encore sans avoir le sérieux désir de la trouver. Il s'est laissé conduire par un méchant démon et a entraîné la jeunesse à des vices honteux. Il a préconisé la communauté des femmes. Au fond, il était irréligieux, puisqu'il disait que ce qui se passe au-dessus de nous ne nous concerne pas. Enfin, à l'heure de la mort, il a perdu ce souffle de vérité qui lui avait fait mépriser les faux dieux : car il a sacrifié un coq à Esculape.

Par cette dernière accusation, Tertullien et Lactance se sont attaqués aux souvenirs les plus sacrés de l'antiquité grecque, à son évangile, pourrait-on dire, à Socrate mourant. La force d'âme de ce philosophe à l'heure de la mort, ses derniers discours, l'admirable témoignage rendu par lui, en paroles et en actes, à la noblesse de l'âme et à son immortalité, tout cela avait fait de lui le grand saint de l'antiquité. Tout le reste, concernant sa personne et sa doctrine, avait pâli et était tombé dans l'oubli, nul ne s'en préoccupait plus ; mais le confesseur et le martyr n'en brillait que d'un plus pur éclat. Et c'est lui que Tertullien osait attaquer et traîner dans la poussière ; et pourquoi ? Parce que, à l'heure de sa mort, il avait ordonné de sacrifier un coq à Esculape ! Tous les apologistes grecs avaient gardé le silence sur ce point obscur et pénible.

Du reste, Tertullien lui-même a senti qu'il ne pouvait détruire la grandeur extraordinaire de Socrate mourant par la mention de ce seul fait. Pour anéantir l'évangile de l'antiquité, — dans cette conviction qu'un homme privé de la révélation et qui sacrifiait encore aux démons ne pouvait avoir été ni vraiment grand, ni saint, et pur, — il lui fallait effacer trait

après trait tout ce que Platon avait écrit de magnifique dans son Phédon et ailleurs au sujet de la mort de Socrate. Longtemps Tertullien recula devant cette terrible tâche ; ce n'est que dans ses dernières œuvres qu'il l'accomplit. Sa grande étude sur l'essence de l'âme et sur son immortalité, l'ouvrage scientifiquement le plus important qui soit sorti de sa plume, l'amenaît forcément à s'expliquer avec Socrate. Quiconque écrivait sur ce sujet devait, cela va sans dire, prendre position à l'égard du Phédon de Platon ; mais Tertullien y était d'autant plus tenu qu'il avait au fond, sur l'immortalité de l'âme, les mêmes choses à dire que Socrate. Comment va-t-il donc s'y prendre pour mettre celui-ci dans son tort ? Ecouteons-le s'exprimer, avec beaucoup de circonspection, dans le prologue même de son livre.

« Dans sa prison, Socrate eut avec ses disciples des entretiens concernant la nature de l'âme. Accordons que le lieu n'importe guère ; je doute fort, du moins, que le moment fût propice. L'âme de Socrate pouvait-elle voir les choses avec clarté, alors que déjà l'esquif sacré avait quitté la rive, alors que déjà la coupe empoisonnée était bue, et que l'âme, selon l'ordre naturel des choses, devait être plus ou moins surexcitée par l'approche de la mort ? Quelque sereine et paisible qu'elle pût être, quelque victorieusement qu'elle résistât au poids de la faiblesse naturelle, elle se trouvait agitée par l'effort même qu'elle faisait pour rester calme, elle était ébranlée par la lutte convulsive qu'elle soutenait pour triompher de toute faiblesse. Et puis, à quoi songe avant tout un homme injustement condamné, sinon à découvrir des motifs pour lui de se consoler de cette iniquité ? Et cela surtout quand il s'agit d'un philosophe, d'un de ces êtres qui se nourrissent de gloire ! C'est ainsi que Socrate se félicitait lui-même de sa mort par cette considération qu'il vaut mieux être condamné injustement qu'à bon droit, et c'est pour ravir leur triomphe à ses accusateurs qu'il démontrait l'immortalité de l'âme. Ainsi la sagesse de Socrate, à ce moment-là, avait sa source, non dans la confiance en une vérité qu'il eût éprouvée, mais dans les efforts d'une résignation de parti pris. En effet, qui donc peut, sans Dieu, posséder la vérité ? Qui peut, sans Christ, connaître Dieu ? Qui peut, sans l'Esprit, trouver Christ ? Evidemment, c'est un tout autre esprit qui animait

Socrate ; puisque, dès son enfance, un démon l'inspirait. Au reste, si ce Socrate que le démon de la Pythie désigna comme le plus sage des hommes, a témoigné en faveur de l'immortalité de l'âme, combien plus de poids n'aura pas le témoignage de cette sagesse chrétienne, qui renverse de son souffle toute la puissance des démons ? Voilà la sagesse qu'enseigne l'école céleste ; elle ne craint pas de nier hardiment l'existence des dieux de ce monde ; elle n'a rien d'équivoque comme celle de Socrate, qui commande de sacrifier un coq à Esculape ; elle ne prêche pas de nouveaux démons ; elle ne séduit pas la jeunesse, mais elle lui enseigne tout ce qui est chaste et pur. Et c'est pour cela qu'elle a à subir la réprobation injuste, non de la part d'une ville seulement, mais de toute la terre, pour cette vérité qui est d'autant plus haïe qu'elle se montre plus parfaite. Elle ne boit pas la mort dans une coupe empoisonnée en se revêtant d'habits de fête, mais il faut qu'elle la souffre sur la croix ou sur le bûcher, après avoir subi toutes les tortures que peut inventer la cruauté ; et c'est instruite par Dieu même, qu'au milieu de ce monde, prison plus sombre que celle de Socrate, elle s'entretient avec ses Phédons de ce qui concerne l'âme. Seul, le créateur de l'âme peut l'instruire vraiment. C'est de lui seul que tu dois être enseigné ; et si tu n'as pas son enseignement, n'accepte celui de nulle autre personne ; car, qui pourrait révéler ce qu'il a, Lui, caché ? Allons poser nos questions à celui auprès de qui nous trouverons, en tout cas, la sécurité, même s'il nous laisse sans réponse. Mieux vaut, en effet, ignorer une chose parce que Dieu ne l'a pas révélée, que de se renseigner auprès d'un homme, qui ne peut jamais s'élever au-dessus de vaines suppositions. »

« Malheur ! nous écrions-nous avec le poète, malheur ! tu l'as détruit ce monde si beau ! » Et par quels procédés ! Comme on voit, dans ces déclamations de Tertullien, la plus détestable sophistique s'allier avec la conviction de la grandeur sans égale de l'Evangile ! Tertullien est-il bien sincère dans ces jugements, qui respirent l'étroitesse cléricale ? Est-il sérieux dans cette critique de Socrate mourant ? Oui et non. Sérieux, il l'était dans sa théorie, dans sa conviction que la vérité se trouve exclusivement dans la révélation biblique. Mais il parle contre sa science et contre sa conscience quand,

par amour pour son système, il dénature les faits et traîne Socrate dans la poussière. Du reste, il est facile de constater que, derrière ces préventions injustes, subsiste chez Tertullien une timide reconnaissance de la vérité. L'homme qui avait écrit un jour le magnifique traité : *De testimonio animae naturaliter christiana* ne pouvait tendre une seconde fois à Socrate la coupe empoisonnée. Il restait encore en lui une étincelle de cette pensée grecque qu'il y a accord au fond entre la fonction religieuse et la fonction rationnelle. Mais si l'on admettait que Socrate fût réellement mort pour la vérité, que restait-il à Jésus-Christ ? Tertullien sentait, avec raison, qu'avec celui-ci quelque chose d'infiniment supérieur était entré dans l'histoire ; il ne sut donner essor à ce sentiment qu'en faisant tort à Socrate.

C'est Augustin qui fit le dernier pas dans cette direction, avec son affreuse théorie selon laquelle toutes les vertus des païens ne sont que des vices splendides. Cette doctrine vint rejeter dans la nuit la plus profonde tout ce que l'antiquité avait produit de grand et d'élevé. Mais, l'histoire en offre plusieurs exemples, c'est au moment où une vue partielle atteint à l'expression la plus excessive qu'un changement se produit et qu'un progrès se fait dans la méthode de la connaissance. On peut aussi trouver, dans la théorie augustinienne, les premiers germes de ces vérités-ci : que la religion est autre chose qu'un savoir ; que le christianisme et l'hellénisme sont deux grandeurs spécifiquement différentes ; que, par conséquent, elles doivent être considérées chacune pour soi et mesurées à des échelles différentes. C'est le point de vue absolument opposé à celui des apologistes grecs, qui ne les séparaient pas l'une de l'autre et les expliquaient l'une par l'autre. Il y a sans doute encore un autre point de vue, un point de vue supérieur, qui fait une juste part à l'idée des Pères alexandrins ; mais il faut reconnaître que celle-ci fut tout d'abord un obstacle considérable à l'intelligence des deux grandes puissances en question ; en sorte que celui qui les a violemment séparées l'une de l'autre a, sans le savoir et sans le vouloir, rendu un grand service à la science. C'est en occident

et non dans l'orient grec que s'est développée, après bien des générations, une connaissance plus exacte et du christianisme et de Socrate. Nous savons mieux aujourd'hui que n'importe qui au second siècle, ce qu'ils ont de commun et ce qui les distingue. Nous ne faisons plus intervenir Christ en matière philosophique, ni Socrate quand il s'agit de christianisme. Nous reconnaissons que rien n'atteint à la hauteur de l'Evangile ; mais, avec Justin, nous admettons que le Logos a aussi agi en Socrate.

En terminant, qu'il me soit permis d'adresser à mes collègues une ou deux remarques que je recommande à leur attention. D'abord, quel que soit l'objet de vos études, ne négligez pas l'histoire : ni l'histoire générale, ni l'histoire spéciale de votre science. Ne croyez pas que vous puissiez vous borner à rassembler des connaissances sans entrer en contact avec les personnes auxquelles nous devons ces connaissances et sans examiner le chemin qu'elles ont suivi pour y parvenir. Aucune connaissance scientifique d'ordre supérieur n'est un simple fait. Chacune a d'abord été vécue, et c'est à cette expérience vivante, d'où elles proviennent, qu'est attachée leur valeur éducative et civilisatrice. Celui qui se contente de s'approprier les seuls résultats ressemble à un jardinier qui planterait son jardin de fleurs coupées. Puis, nous venons de voir, en examinant le cas de Socrate, ce qui fait le véritable grand homme et ce qui, en lui, possède une valeur durable. La seule partie de la philosophie de Socrate qui soit demeurée est celle qu'il a scellée de ses actes ; tout le reste est oublié. Rappelons-nous donc que la science, quelle qu'elle soit, à laquelle nous nous consacrons, réclame de nous, non seulement que nous l'étudions et l'approfondissions de notre mieux, mais encore que nous devenions de vivants témoins de ce qui est bon et de ce qui est vrai, que nous soyons des hommes prêts à tout sacrifier pour la défense de ces biens. Servir la vérité, est servir Dieu ; c'est dans cet esprit qu'il nous faut y vaquer.

(*Traduction de W. R.*)
